



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

Coiffure Mancini exécutée par M. Narcisse, rue des Mathurins, n. 31, ornée de fleurs des magasins de M. Cartier, boulevard des Italiens, n. 2. Robe en gaze de Chambéry, des magasins de M^{lles} Rambac, boulevard Saint-Denis, n. 19. Garniture en perles des magasins de M. Bourguignon, passage de l'Opéra.

MODES.

Magasins Sainte-Anne.

IL n'y a point de genre d'industrie qui n'ait son illustration, point de nom qui ne puisse porter au loin sa célébrité et l'influence qu'il s'est acquise dans la sphère où il a dominé. C'est ainsi que, par un mot tout futile en apparence, par une expression qui résonne follement aux oreilles du sage, par ce nom de *mode* enfin, on peut arriver à une supériorité qui domine le goût, exploite les richesses, et transmet aux étrangers la puissance du

luxe et l'art de la toilette; M. Delisle a produit tous ces prodiges. Depuis plusieurs années, non content de diriger le style de nos parures par ses innovations neuves et hardies, de transporter dans les salons de nos pays voisins le goût de l'élégance et de l'originalité qui distingue les milliers de tissus qu'il invente; il a, jusqu'au-delà des mers, imposé le tribut dû à son bon goût, et il n'existe point de comptoirs français, anglais, point de grandes villes des Indes ou de l'Amérique qui n'aient vu circuler le nom de M. Delisle. A cet instant, c'est encore pour lui que les plus riches manufactures des Indes composent leurs dessins, et trament leur laine soyeuse. Une agence, une commission, si l'on veut, est dépêchée des ma-

gasins S^{te}-Anne, pour les approvisionner des plus superbes schalls qui jamais auront été introduits dans nos contrées. Ce sera, dit-on, merveilleux, admirable! encore quelques semaines, et l'on verra l'élite de nos élégantes, et la foule d'amateurs, et les curieux de tout genre, se réunir dans cette partie des magasins S^{te}-Anne spécialement consacrée aux cachemires, qui sont si habilement calculés et décorés pour en faire apprécier et ressortir les richesses nuancées. Il sera de mode alors de placer un de ces schalls dans les plus belles ofrandes, et anathèmes tomberont aux maris, présens ou futurs, qui n'offriront pas à leurs femmes un cachemire de l'expédition des Grandes-Indes.

— On parle déjà beaucoup des étoffes d'été qui doivent apparaître sous peu chez M. Delisle. Nous verrons alors les mousselines et les soies légères reproduire des dessins non moins piquans que ceux qui ont fait tant *furzur* cet hiver. En tems et lieu nous donnerons sur ces articles des détails et une nomenclature propre à en diriger le choix. Aujourd'hui nous devons encore être entourés de velours, de satin et de fourrures, et sacrifier aux derniers élans du luxe de l'hiver.

LINGERIE. — Tout porte à croire que les broderies seront très à la mode cet été, à en juger par les charmantes nouveautés qui se préparent en ce genre. En examinant les magasins de M^{me} Benard, si complètement assortis dans tous les plus charmans articles de lingerie, on comprend toute la richesse et la grâce que peuvent offrir les toilettes d'été, et on se félicite presque d'abandonner les éclatans ornemens qui distinguent nos parures d'aujourd'hui.

ROBES. — On voit beaucoup de robes en velours, couleur foncée, à corsages plats et montans. Manches larges froncées au poignet. Autour du cou une rangée de point d'Angleterre, et au bas du poignet une petite manchette en points.

— Les robes en velours noir sont tout-

à-fait négligées. A moins d'être rehaussées par des broderies ou des ornemens de diamans, on n'en porte presque point dans les soirées.

MANTEAUX. — Beaucoup de femmes ont fait faire des manteaux à capuchon pour sortir du bal ou des théâtres. Ces manteaux se font surtout en foulards ou en cachemires.

— On a remarqué plusieurs *pélerines de soirées* très-élégantes. Elles étaient en velour grenat, garnies de cygne et doublées de satin blanc. Une en satin vert-émeraude était garnie d'un boa de martre.

FANTAISIES. — Quelques écharpes en tulle noire étaient brodées en or et terminées par un éfilé d'or.

— Au bal on voit beaucoup d'écharpes en tulle-blonde uni.

— On continue à porter des gants longs en blonde ou dentelle noire. Les dessins en sont très-recherchés. Souvent c'est un joli bracelet en broderies et en jours qui entoure le poignet, et sur le bras un semé de petites fleurs.

NUANCES. — Cet hiver on marie toutes les nuances, même celles qui semblent les plus étonnées de se trouver ensemble, voir le vert et le bleu, le bleu et le rose. De ces deux couleurs on compose des toilettes de bal qu'on trouve jolies. Nous citerons une robe en gaze à damier blanc sur bleu. Elle était ouverte, et de chaque côté le jupon était pincé de manière à former quatre draperies retenues par des agrafes de roses. Dans les crevés des manches était également une rose, et sur la tête un cordon de roses sans feuilles. Le jupon de dessous, que la robe ouverte laissait voir, était en satin blanc garni de trois rangs de points. Autour de la poitrine une mantille de points.

— Le citron est une couleur à la mode. Le vert, le grenat et le rosée pâle.

COSMÉTIQUES. — Les femmes de Paris sont rarement citées pour l'éclat de leur teint. On rencontre chez elles peu de ces visages de *lys et de roses* qui sont le type

des physionomies de nos jolies voisines d'outre-mer; mais, en revanche, les Parisiennes offrent une douceur et une suavité de peau qui donne à leur pâleur quelque chose d'attrayant. Cet avantage est certainement moins dû à leur climat, qu'aux soins excessifs qu'elles apportent à leur toilette et à la perfection des cosmétiques qu'elles emploient. Parmi ceux qui ont atteint les plus heureux résultats, il faut mettre en première ligne *la pâte amandine* *, dont la propriété est non seulement d'adoucir la peau et de lui conserver son velouté, mais encore de préserver des atteintes fâcheuses produites par l'air, les veilles, et, si nous l'osions dire, les années. Comme il est peu de femmes, malheureusement, qui ne soient sous ces inexorables influences, nous leur rappellerons donc l'amandine comme la composition la plus propre à conserver le front lissé, les joues veloutées, et l'aspect de fraîcheur qui est la compensation de l'incarnat si vite effacé par la vie de nos salons. Cependant nous rappellerons à celles qui tiennent aux illusions d'un beau teint, que le rouge de M. Laboullée a tous les privilèges des plus délicates nuances, et que, grâce à son habile perfectionnement, on serait presque tenté de douter soi-même si l'on n'a pas conservé ses couleurs naturelles.

NOUVEAUTÉS. — Par brevet d'invention. Peignes metallico-simil-écailles, des sieurs Coiret et C^{ie}, rue de la Grande-Truanderie, n^o 43. Ces peignes, d'une nouvelle invention, rivalisent avec les peignes d'écaille par la beauté des nuances, et l'emportent sur ces derniers par la solidité, la flexibilité, et la douceur des dents. L'inventeur, voulant faire connaître les avantages de ces peignes, et permettre de les acheter sans crainte, les a mis à un prix très-moderé. On les trouve à la fabrique, rue de la Grande-Truanderie, n^o 43, et chez tous les marchands.

Chez M. Laboullée, parfumeur, rue Richelieu, n^o 93.

LES DEUX SŒURS.

Mon bien-aimé ne paraît pas encore;
Trop longue nuit, dureras-tu toujours?
Nuit que j'abhorre, ô nuit, hâte ton cours;
Rends-moi mon bien, ma joie et mes amours,
Rends-moi celui que ma tendresse implore.

Ces paroles d'un chant sacré résonnaient, lentes et sonores, sous les voûtes de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Une troupe de jeunes filles fraîches et pures adressait au ciel les suaves accens d'un angélique amour. Pour la première fois, elles participaient à l'acte le plus auguste de la religion chrétienne, et les émotions mystérieuses d'un sentiment divin agitaient doucement les âmes tendres dont le mal n'avait point encore approché.

Parmi la troupe enfantine et chaste, se remarquaient Amélie et Rosine. Elles étaient sœurs, et jamais les grâces de l'innocence ne se montrèrent avec plus d'avantages. Douces, simples et timides comme la colombe du désert, Amélie et Rosine étaient encore fraîches et belles comme la fleur du matin. Agenouillées devant l'autel, les mains jointes, le front incliné, elles priaient avec confiance, et le sourire de la paix de l'âme reposait sur leurs lèvres vermeilles. Parfois elles levaient les yeux sur une femme qui les contemplait avec attendrissement, et ces doux regards disaient que l'amour filial est aussi un céleste amour.

De retour à la maison, les charmantes sœurs furent conduites chez une voisine paralytique, retenue dans son lit depuis dix ans. L'inaltérable patience de cette femme dans ses longues souffrances avait imprimé un caractère solennel à chacune de ses paroles : tout le monde dans le voisinage la consultait avec respect, et plus d'une fois la prescience de Dieu se rencontra sur ses lèvres.

Les deux anges s'agenouillèrent devant son lit, car on leur apprenait que la bénédiction des vieillards porte bonheur à la jeunesse.

L'heureuse mère serra la main de la malade, et désignant ses filles :

« Dites, bonne voisine, ces fronts purs ne se flétriront jamais sous le poids des remords ou des chagrins cuisans. Ce jour, si saint et si beau pour mes enfans, sera suivi de beaucoup d'autres semblables ? »

Le regard de la crédule et tendre mère arrêté sur la figure de la vieille, continuait l'interrogation.

La malade fit un geste affirmatif ; cependant lorsqu'elle embrassa Amélie, sa physionomie devint grave, elle considéra la jeune fille avec une sorte de pitié, puis voyant l'air inquiet de sa mère, elle voulut sourire, mais l'empreinte d'une tristesse prophétique resta dans ce sourire.

II.

Les roses de la jeunesse couronnaient les deux sœurs : elles étaient charmantes à voir, douces à aimer. Amélie avait pour marraine une femme opulente et considérée qui, voyant sa filleule riante et gracieuse, voulut la prendre chez elle, pour réjouir ses yeux, égayer son intérieur.

Elle quitta donc, la douce Amélie, la modeste demeure de sa mère, pour aller habiter l'hôtel de sa marraine, jusqu'au moment où le caprice, ou bien la satiété, la rendrait aux caresses de sa mère et de sa sœur. D'abord Amélie regretta ces causeries intimes, ces prévenances réciproques, ce doux laisser-aller de la famille ; puis elle finit par s'accoutumer et trouver de l'attrait dans les habitudes d'une vie élégante et facile. Sa marraine recevait une compagnie distinguée, dont le langage et les manières caressaient les sens de la jeune fille ; car il y a dans le son de la voix, dans la grâce des gestes, une harmonie qui pénètre doucement le cœur. Le goût d'Amélie s'épurait ; elle oubliait que cette vie de mollesse et de plaisir ne devait être pour elle qu'un passage, et qu'il lui faudrait, d'un jour à l'autre, retourner à ses laborieuses occupations, redescendre à la place que lui avait marqué le sort.

Ces éphémères jouissances, auxquelles la jeune Amélie n'était que trop sensible, prirent un nouveau charme de l'arrivée d'Ernest, le fils de M^{me} d'Artigny.

Ernest était beau, spirituel, aimable ; ses cheveux noirs s'arrangeaient avec une grâce naturelle sur son front, où éclataient des sentimens vifs et rapides, plutôt que profonds. Il fut enchanté de l'admission d'Amélie chez sa mère, il avait dans le caractère quelque chose du caprice de M^{me} d'Artigny, qui lui faisait trouver de l'agrément à voir de nouveaux visages, surtout lorsqu'ils ressemblaient à celui d'Amélie.

La pauvre enfant trouvait, à entendre Ernest, un attrait dont elle ignorait le danger ; il y avait dans sa conversation tant de mouvement et de vie. Oh ! qu'elle se sentait heureuse et fière, quand Ernest abandonnait le cercle où il brillait par la parole, pour venir s'asseoir auprès d'elle et lui parler de ces riens charmans qui occupent une tête de jeune fille. Hélas ! le sentiment d'un amour-propre satisfait s'unissait, chez Amélie, au penchant qui l'entraînait vers Ernest.

III.

Deux heures du matin venaient de sonner ; les voitures se heurtaient dans la cour de l'hôtel, chacune d'elles s'avancait au devant de ses maîtres. Le salon devenait désert, Amélie seule ne songeait pas à le quitter ; elle ne voyait rien autour d'elle, et restait plongée en d'ineffables pensées.

Ce soir-là, pour la première fois, elle avait valsé avec Ernest ; elle s'était sentie entourée de ses bras, pressée sur son cœur, inondée de son souffle. Une musique tendre et passionnée s'unissait aux palpitations du cœur de l'heureuse Amélie, quand, légère de joie, elle parcourait rapidement le cercle où l'entraînait Ernest. Dans ce délicieux instant, il s'était incliné vers elle en prononçant un mot qui la fit tressaillir et trembler de bonheur ; il lui avait dit :

« Je t'aime. »

Elle se répétait ce mot qui faisait couler dans son ame des torrens d'ivresse. Douces rêveries de l'amour, vague enchantement du cœur, extases de la pensée, vous êtes connus d'Amélie : tout s'est effacé de son souvenir, excepté un seul mot, une seule voix, celle qui lui fit entendre : « Je t'aime. »

Le bruit du parquet criant sous un pas rapide, rappelle Amélie à elle-même ; elle est seule dans le salon que parfume encore l'émanation des fleurs qui portaient les femmes ; les bougies ne jettent plus qu'une lumière tremblante et vaporeuse ; Ernest ferme sur lui la porte du salon et vient s'asseoir auprès d'Amélie.

Elle veut se lever pour sortir, Ernest la retient.

— Voudriez-vous me fuir ? lui demanda-t-il de l'accent le plus tendre.

Vous fuir, non ; mais à cette heure il n'est pas convenable que nous restions ici, votre mère est rentrée dans son appartement, j'aurais dû l'y suivre, elle pourrait s'étonner de mon retard à la joindre.

— Elle est entourée de ses femmes, et ne songe pas à vous dans ce moment ; accordez-moi donc quelques minutes.

— Que me voulez-vous ? dit la jeune fille fascinée par le regard de feu qu'Ernest attachait sur elle.

— Ce que je veux, c'est d'entendre sortir de vos lèvres l'aveu qui ce soir est tombé des miennes ; dites, vous partagez le sentiment que vous m'avez inspiré, ma douce amie, répondez-moi ?

La pudique jeune fille restait muette et cherchait à se dégager des bras qui l'enlaçaient.

Ernest, surpris de ce silence, considéra Amélie d'un air plus sérieux ; ses bras cessèrent de former une chaîne autour de la taille svelte de la craintive enfant.

— Me serais-je trompé ? dit-il ; ce que j'ai pris pour les indices de la tendresse pourrait-il n'être que le manège de la coquetterie ? Vous coquette, Amélie ! avec

ce front ingénu, ce regard timide, cette voix pénétrante ; non, non, c'est impossible, mais alors rassurez donc mon amour en m'avouant le vôtre.

Un modeste embarras retenait, dans le cœur d'Amélie, le secret dont Ernest demandait la révélation ; elle le regardait avec tendresse, et l'exigence d'un amant pouvait seul désirer un langage plus clair.

— Permettez-moi de m'éloigner, dit-elle.

— Pas avant de m'avoir appris si je suis aimé.

— Ne le savez-vous pas ?

Ces paroles furent prononcées si bas, qu'il fallait l'instinct du cœur pour les faire entendre à l'oreille.

Transporté de joie, Ernest attira la jeune fille sur sa poitrine, et ses lèvres pressèrent le front blanc de son amante, les boucles de ses blonds cheveux.

Amélie, vivement troublée, conjurait Ernest de la laisser sortir ; il ne l'écoutait pas et se livrait tout entier aux transports de sa tendresse.

Un domestique entra, il venait éteindre les lumières ; Ernest lui jeta un regard courroucé ; il fit un salut respectueux à la jeune fille qui, honteuse d'avoir été surprise à cette heure, seule avec Ernest, se retira en éprouvant un mélange de joie et de peine.

(LA SUITE AU NUMÉRO PROCHAIN.)

LES BUREAUX D'ESPRIT.

C'est le nom qu'on a donné aux réunions si fameuses dans les deux derniers siècles, où la maîtresse de la maison, affichant son goût pour la littérature, et faisant profession d'en parler avec connaissance de cause, rassemblait chez elle, à jour fixe, les hommes de lettres et les personnages les plus distingués de la cour et de la ville, présidait l'assemblée, y donnait le ton, et voyait ses décisions respectées comme des oracles. Tel fut, pendant cinquante ans, cet hôtel de Rambouillet, rue Saint-Thomas-du-Louvre, qu'on a si justement surnommé depuis les *Galères du bel-esprit*. En effet, ce devait être un bien rude métier que d'être continuellement ingénieux et spirituel; que d'avoir sans cesse l'imagination tendue et l'esprit *collet-monté*, pour s'élever et se maintenir au degré du thermomètre du langage précieux et affecté qui s'était formé dans cette brillante coterie, et qui fut long-tems le style habituel et obligé des propos tendres et galans, des fades compliments que les beaux-esprits admis dans ces salons dorés adressaient aux belles dames de la cour et aux grands seigneurs qui daignaient les honorer de leur attention. Là, présidaient Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, et sa fille, la belle Julie d'Angennes, l'objet des hommages de tout ce qu'il y avait alors de plus renommé pour l'esprit et l'urbanité. Ce fut pour elle que soupira pendant quatorze ans cet austère duc de Montausier, dont elle devint l'épouse. Ce fut en son honneur que fut composée cette *Guirlande de Julie*, bouquet poétique auquel tous les beaux esprits de l'époque, et jusqu'à son époux lui-même, fournirent des fleurs, dont l'éclat et le parfum ont disparu depuis long-tems, bien que l'original de cette couronne existe encore en Angleterre.

On vit successivement figurer dans le cercle de l'hôtel de Rambouillet le cardinal de Richelieu et de la Valette, la princesse de Condé, son fils le grand Condé, et la duchesse de Longueville sa fille; mesdames de Lafayette et de la Suze, mademoiselle de Scudéry et son frère, le duc de Larocheoucauld, Chapelain, l'abbé Cottin, Péliisson, Voiture, Benserade, Ménage, Vaugelas, le savant Huet, depuis évêque d'Avranches; deux autres prélats non moins célèbres, Bossuet et Fléchier, qui plus tard devinrent évêques, des généraux, des ministres, des magistrats, enfin tout ce qu'il y avait alors d'hommes distingués par leur esprit et leur savoir; car, à cette époque, la science encore au berceau, l'érudition pédantesque en grand crédit, et le jargon prétentieux des poètes, étaient à l'unisson et marchaient de compagnie. De graves dissertations sur des questions frivoles, de la métaphysique sur l'amour, des sentimens romanesques, et par-dessus tout cela un raffinement puéril d'expressions exagérées, tels étaient les sujets dont s'occupait cet aréopage hermaphrodite. Ses arrêts étaient sans appel et faisaient autorité dans ses nombreuses succursales. « L'on a vu, il n'y a pas long-tems, dit Labruyère, un cercle de personnes des deux sexes, liées par la conversation et par un commerce d'esprit. Ils laissaient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible; une chose, dite entre eux peu clairement, en entraînait une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissait par de vraies énigmes, toujours suivies par de longs applaudissemens. Par tout ce qu'il appelaient délicatesse, sentiment et finesse d'expression, ils étaient enfin parvenus à n'être plus entendus et à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne fallait, pour servir à ces entretiens, ni bon sens, ni mémoire, ni la moindre capacité. Il fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux, et où l'imagination a le plus de part. »

Là, on admirait les énigmes de l'abbé Cottin; là, on s'extasiait sur les *Métamorphoses* en rondeau de Benserade, sur ses bons mots et ceux de Voiture, dont voici un échantillon, rapporté par Ménage lui-même. « On s'y entretenait un jour des taches nouvellement découvertes dans le disque du soleil, et qui pouvaient faire craindre que cet astre ne s'affaiblît. Voiture, le premier de nos précieux, entra dans ce moment : *Eh bien! monsieur, quelle nouvelle?* lui dit M^{me} de Rambouillet : *Madame*, répondit Voiture, *il court de mauvais bruits sur le soleil.* » La physique étant devenue la science à la mode, les femmes en faisaient un grand étalage; le vide, la matière subtile, les tourbillons, le platonisme, le péripatétisme, étaient le sujet de toutes leurs conversations. Les noms des choses les plus simples, les plus communes, y étaient entièrement défigurés par des périphrases entortillées. On appelait l'eau *le miroir céleste*, et un miroir, *le conseiller des grâces*; un bonnet de nuit, *le complice innocent du mensonge*; un violon, *l'ame des pieds*; un chapelet, *la chaîne spirituelle*; les filous, *les braves incommodes*; un souris dédaigneux, *un bouillon d'orgueil*; le point du jour, *un ciel gros de lumière*. Les femmes ne s'appelaient entre elles que *ma chère*, ou par des noms de romans qu'elles avaient adoptés. Au lieu de visite, elles s'envoyaient une énigme ou un rondeau, et c'est par là que commençaient tous les entretiens. Elles se couchaient au moment des visites, et les personnes admises se rangeaient dans l'alcove autour du lit.

Le siècle de Louis XV vit encore deux *bureaux d'esprit*, dont l'existence se prolongea sous le règne de son successeur. Mademoiselle de Lespinasse, protégée par M^{me} du Deffant, puis sa rivale, plus tendre, plus aimante, aussi bonne que spirituelle, et joignant à beaucoup d'instruction un excellent ton et le goût le plus sûr, fut l'ame et le charme d'une réunion moins nombreuse, mais mieux choisie.

Son cercle était composé tous les soirs d'hommes et de femmes du premier rang, d'ambassadeurs et de seigneurs étrangers, et des gens de lettres les plus marquans. Personne ne savait mieux soutenir et varier la conversation, et faire valoir l'esprit des autres, sans dissimuler le sien; mais son ame ardente et passionnée altéra pour elle les douceurs de la société, de l'amitié, et abrégéa sa carrière. Aimée du vieux président Hénault, de d'Alembert, qui avait avec elle des rapports de naissance et d'infortune, du jeune comte de Mora, espagnol, et du comte de Guibert, elle mourut en 1776, à quarante-quatre ans.

Sous le règne de Louis XVI, à l'époque où les hommes de lettres commençaient à avoir de l'empire sur les opinions, les bureaux d'esprit devinrent plus rares, parce que le goût des lettres étant répandu, on reconnut que le titre d'académicien ne donnait pas plus d'esprit à un homme qu'à la maison qu'il fréquentait; et qu'il n'était plus nécessaire pour parler, penser et raisonner, de consulter ces prétendus oracles de la littérature. Voltaire lui-même, dans son dernier voyage à Paris, en 1778, n'était plus à l'unisson de son siècle. Il montait trop haut ou descendait trop bas; il avait trop de démanègeaison de paraître ingénieux. A chaque phrase, on voyait l'effort qu'il faisait pour guinder son esprit, et cet effort semblait dégénérer en manie et en affectation, quoiqu'il ne fût produit que par l'habitude puisée dans les salons du siècle de Louis XV.

Peu de tems après, M^{me} Necker, femme du ministre, rassemblait chez elle plusieurs des gens de lettres qui jouissaient alors de la plus grande réputation: Thomas, son ami intime, et qui seul partageait ses idées religieuses, Buffon, Saint-Lambert, Marmontel, Grimm, l'abbé Raynal, etc. Cette société avait plutôt une teinte philosophique qu'une enluminure de bel-esprit. Il était alors relégué dans un cercle de médiocrités poétiques

qui se rassemblaient chez la comtesse Fanny de Beauharnais, femme galante, faible et bonne, qui avait plutôt la manie que le génie de la poésie. Là brillait Dorat, qui passa pour l'amant et le teinturier de la présidente de ce bureau d'esprit, contre laquelle Escouchard-Lebrun lança cette épigramme :

Eglé, belle et poète, a deux petits travers ;
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

Buffon l'appelait pourtant sa chère fille, et le philosophe de Genève semblait la voir avec plaisir. Mais, dans ses dernières années, la perte de sa fortune, les infirmités et les ridicules d'une vieillesse peu respectable, l'avaient entièrement discréditée. Rien n'y contribua plus que ses liaisons intimes avec Cubières-Palmezeaux, qui, successeur immédiat au mérite, aux droits et aux titres de Dorat, en avait aussi usurpé le nom.

La révolution éleva les idées des femmes comme celle des hommes, et sembla, pour un tems, les guérir de leurs goûts superficiels. Nous citerons, comme exception, la pédante M^{me} de Genlis, qui joua toutes sortes de rôles, et qui, n'ayant pu parvenir à l'érudition, à la science, au bel-esprit, à la dévotion, ni même à l'estime du public, est morte sans laisser de regrets ni de souvenirs. Nous citerons encore la femme à trois maris, M^{me} d'Antremont-de-Bourdic-Viot, qui, malgré les jolies lettres que lui adressa Voltaire, malgré quelques pièces de vers assez agréables, malgré les éloges de quelques gens de lettres admis dans son bureau d'esprit subalterne, ne fut elle-même qu'un bel-esprit subalterne.

La seule baronne de Staël-Holstein,

digne fille de M^{me} Necker, est la femme qui, à cette époque, a le plus marqué dans la littérature comme dans la politique. En 1797, elle présidait à l'hôtel de Salm, le cercle constitutionnel, qui était en opposition avec le cercle semi-royaliste de la rue de Clichy, et qui avait pour principal orateur son compatriote et son ami, Benjamin-Constant. M^{me} de Staël se trouva donc à la tête des défenseurs du Directoire exécutif, et ce fut à elle que M. de Talleyrand dut l'intimité de Barras et le portefeuille des affaires étrangères. Mais sous le consulat de Bonaparte, dont elle avait démêlé le caractère et deviné le projet, elle cessa d'être en faveur; et sous l'empire, elle éprouva une longue suite de disgrâces et de persécutions qui ne finirent qu'à la restauration. La vie errante et agitée de cette femme, non moins célèbre par son caractère que par ses ouvrages, l'éloigna pour toujours d'une réunion dont elle était le principal ornement, mais lui attacha des amis dévoués.

Extrait du *Dictionnaire de la Conversation*.

ERRATUM. — Dans un article intitulé UNE LÉGENDE, inséré dans notre dernier Numéro, au lieu d'Isault, lisez *Iseult*.

A ce Numéro est jointe la planche 1041.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S'-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.





Louis J.

Napier J.

Robe de velours-Broché et nœuds de satin-agraffes de pierres.
Toupe de dessous en satin-Coiffure ornée de plumes et d'un héraon
Journal des Dames Rue du Helder
(Chaussée d'Antin)